

PA 6708

.F7

Ch3

v.1



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ



## PRÉFACE

Tacite (Caius Cornelius) naquit, suivant les conjectures les plus vraisemblables, entre les années 55 et 60 de notre ère, à Intéramne, aujourd'hui Terni, dans l'Ombrie. Ses premières années nous échappent; nous savons seulement qu'au commencement du règne de Vespasien il débûta dans la carrière des honneurs par le vigintivirat, fonctions que depuis Auguste il fallait avoir remplies pour arriver à la questure. La mort de Vespasien, arrivée l'an 79 de J. C., n'arrêta pas sa fortune: Titus l'appuya dans la demande, soit de l'édilité, soit du consulat; Domitien même ne lui fut point contraire; préteur en l'an 88 de notre ère, membre du collège des quindecemvirs, Tacite présida les jeux séculaires ordonnés par ce prince<sup>1</sup>. On s'étonne de cette faveur d'un tyran et l'on se demande comment Tacite a pu se la concilier: en lui, l'homme était-il au-dessous de l'historien? Gardons-nous de le croire; gardons-nous d'un autre côté de lui prêter cette indépendance farouche qui con-

<sup>1</sup> Dignitatem nostram a Vespasiano inchoatam, a Tito auctam, a Domitiano longius provectam non abnuerim. (*Hist.*, lib. I, c. 1.)

010059

tient moins le despotisme qu'elle ne l'irrite, et souvent est plus voisine de la servitude que de la vraie liberté. Tacite, si je ne me trompe, nous a donné le secret de la conduite, digne tout ensemble et prudente, que l'on peut tenir même sous les plus mauvais princes : « Que les admirateurs de tout ce qui brave le pouvoir apprennent que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et que la déférence et la soumission, si le talent et la vigueur les appuient, mènent aussi bien à la gloire que cette témérité qui, sans profit pour la république, se jette à travers les précipices et semble briguer l'honneur d'une mort illustre<sup>1</sup>. » Et ailleurs : « La sagesse humaine ne peut-elle, entre la résistance qui se perd et la servitude qui se déshonore, trouver une route exempte à la fois et de bassesses et de périls<sup>2</sup> ? » Ainsi pour arriver aux honneurs dut marcher Tacite entre le double écueil d'une lâche complaisance et d'une imprudente opposition. Tacite a-t-il, comme c'était encore à Rome une coutume assez générale, passé par les camps ? On l'a pu supposer, mais rien ne le prouve, et les inductions que l'on prétend tirer de l'exactitude avec laquelle il décrit un champ de bataille ou fait le récit d'un combat nous paraissent trop vagues pour asseoir sur ce fondement douteux un fait que rien n'appuie d'ailleurs. Je croirais plus volontiers que cette autre voie des honneurs, que l'auteur du *Dialogue des orateurs* nous représente si large encore et si brillante dans la décadence même de l'éloquence, la carrière du barreau, suffit pour conduire Tacite aux dignités qu'il obtint successivement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, de bonne heure, il se distingua au barreau. Pline le Jeune, qui plaida pour la première fois à dix-neuf ans, fut si frappé du succès de Tacite, un peu plus âgé que lui, qu'il se serait estimé très-heureux de

<sup>1</sup> *Agricola*, XLII.

<sup>2</sup> *Annal.*, IV, xx.

pouvoir le suivre de loin. Cette éloquence, qui seule, nous le pensons, avait commencé la fortune de Tacite, la soutint jusqu'au bout et la porta au comble des honneurs ; dès l'année 97, sous Nerva, il parvint au consulat. L'année même où il exerça cette magistrature suprême, il eut pour consuls ordinaires Nerva lui-même et ce Verginius Rufus qui deux fois, pour échapper à l'empire que lui offraient les légions, brava plus de dangers que d'autres n'en affrontaient pour y arriver. Verginius mourut dans le cours de cette année, et Tacite, alors consul, prononça son oraison funèbre : « La fortune, toujours fidèle à Verginius, dit Pline le Jeune, gardait, pour dernière faveur, un tel orateur à de telles vertus. » Pline le Jeune nous a encore conservé le souvenir d'un autre triomphe oratoire de Tacite.

L'an 99 de J. C., la troisième du règne de Trajan, Marcus Priscus, ancien proconsul d'Afrique, fut accusé de concussion par les habitants de cette province ; ils reprochaient à Priscus d'avoir vendu la condamnation et même la vie des innocents. Le sénat leur donna pour avocats Pline et Tacite. Le jour où fut plaidée cette grande affaire, l'assemblée du sénat fut également auguste et nombreuse : l'empereur y présida. D'un côté, étaient Pline et Tacite ; de l'autre, Salvius Liberalis et Catus Fronto, très-célèbres orateurs. Trois séances consécutives, prolongées jusqu'à la nuit, suffirent à peine à ces importants débats. Dans la première séance, Pline parla cinq heures de suite ; le lendemain, Tacite, en répliquant à Fronto, fit éclater ce beau, ce sublime qui caractérise ses discours<sup>1</sup>. « Nous ne pouvons douter, dit M. Villemain, qu'il n'ait été grand orateur dans l'accusation du crime et la défense de la vertu. » Priscus fut simplement condamné à porter au trésor public les sommes qu'il avait reçues pour prix du sang innocent, et

<sup>1</sup> Respondit Cornelius Tacitus eloquentissime, et quod eximium orationi ejus inest : *σεμνός*. (Pline, *Lettre* IV, xi.)

banni à perpétuité de Rome et de l'Italie; tant alors, comme trop souvent, la justice était indulgente aux grands coupables!

Dans les mots par lesquels Pline caractérise la parole de Tacite, on a bien une première idée de son éloquence, et une idée conforme à celle que nous en peuvent donner ses écrits; et, s'il était vrai, ce dont je doute, que le *Dialogue des orateurs* fût de Tacite, on aurait, sur cette éloquence, un renseignement plus précis encore. Mais ceux mêmes qui le lui attribuent ne conviennent pas sur le personnage de ce dialogue dans lequel il faudrait voir Tacite. Tacite, est-ce Aper? Aper, à la rude et fougueuse éloquence, le partisan des modernes, l'adversaire un peu prévenu des anciens. Le plus grand nombre le pensent. Cette conjecture, je le sais, s'accorde assez avec ce que Pline le Jeune nous apprend de l'opinion de Tacite en fait d'éloquence : il aimait l'éloquence mâle, rapide, pleine et vigoureuse dans sa concision; il rejetait ces longs exordes, ces périodes nombreuses, ces développements excessifs, où se complaisait, où s'embarrassait aussi la parole des anciens orateurs. Il semble bien après cela qu'Aper, ce soit Tacite; cependant ce n'est pas là que je le verrais; je le reconnaîtrais plutôt dans Messala, dans cet esprit sage et élevé qui, sans rien dédaigner de ce que le temps peut apporter de rajeunissement à l'éloquence, comme d'utiles réformes à la société, conserve pour la tradition le respect qu'elle mérite. Reproduire le style, même le style d'un grand siècle dans un autre âge, c'est un anachronisme et une impossibilité. Ces formes anciennes, si pures et si belles qu'elles soient, ne renferment plus la vie. Chaque siècle, pour être dans la vérité, doit penser, doit écrire avec ses sentiments et le courant d'idées qui l'entoure et l'emporte, mais aussi le marque et l'anime : c'est ce qu'oubliait Pline le Jeune, quand il voulait pour l'éloquence remonter jusqu'à Cicéron. Tacite aussi, sans doute, l'admi-

rait cette éloquence, mais il n'en concevait pas le retour.

Je doute, ai-je dit, que le *Dialogue des orateurs* soit de Tacite, et, en supposant qu'il lui appartienne, je n'inclinerais pas à le reconnaître dans Aper. Voici cependant qui pourrait me donner quelque scrupule. Dans la correspondance de Pline le Jeune on trouve une lettre, que le plus grand nombre des éditeurs croit être de Pline, mais que quelques autres, et nous sommes de leur opinion, croient être une réponse de Tacite à Pline le Jeune. Pline lui conseillait d'emporter, quand il irait chasser, sa panetière et sa bouteille, mais sans oublier ses tablettes. « Ne méprisez pas, ajoutait-il, cette manière d'étudier : l'ombre des forêts, la solitude et le profond silence qu'exige la chasse, sont très-propres à faire naître d'heureuses pensées. » Tacite répond : « Cupio præceptis tuis parere; sed aprorum tanta penuria est, ut Minervæ et Dianæ, quas ais pariter colendas, convenire non possit. Itaque Minervæ tantum serviendum est, delicatè tamen ut in secessu et æstate. In via plane nonnulla leviora statimque delenda, ea garrulitate, qua sermones in vehiculo seruntur, extendi. His quædam addidi in villa, quum aliud non liberet. Itaque poemata quiescunt, quæ tu *inter nemora et lucos* commodissime perfici putas. Oratiunculam unam et alteram retractavi : quanquam id genus operis inamabile, inamœnum, magisque laboribus ruris, quam voluptatibus simile. Vale. » — J'aurais grande envie de suivre vos leçons : mais les sangliers sont si rares ici, qu'il n'est pas possible d'accorder Minerve avec Diane, quoique, selon vous, on les doive servir toutes deux ensemble. Il faut donc se contenter de rendre ses hommages à Minerve; et cela même avec ménagement, comme il convient à la campagne et pendant l'été. J'ai composé sur la route quelques bagatelles, qui ne sont bonnes qu'à effacer. Aussi n'y ai-je donné d'autre application que celle qu'on donne en chemin aux conversations ordi-

naires. J'y ai ajouté quelque chose depuis que je suis à ma terre, n'ayant pas trouvé à propos de m'attacher à d'autre ouvrage. Je laisse donc reposer les poésies, que vous croyez ne pouvoir jamais être plus heureusement achevées qu'au milieu des forêts et des bois. J'ai retouché une ou deux petites harangues, quoique ce genre de travail soit désagréable et tienne plus des fatigues que des plaisirs de la campagne. » S'il fallait, comme le pensent quelques savants, reconnaître Tacite dans l'Aper du *Dialogue des orateurs*, ne faudrait-il pas voir Pline le Jeune dans Maternus ? En effet, au chapitre ix de ce dialogue, Aper, voulant montrer combien les avantages que l'on retire de l'éloquence sont au-dessus de ceux que donne la poésie, dit : « Le poète, s'il veut travailler et conduire à bonne fin une œuvre remarquable, doit s'isoler de ses amis, renoncer à toute autre occupation que les vers, et, comme le disent les poètes, se retirer dans l'asile des forêts et des bois, c'est-à-dire vivre seul : *In nemora et lucos, id est in solitudinem recedendum* ; » et, au chapitre xi, Maternus répond : « *Nemora vero et luci et secretum ipsum tantam mihi afferunt voluptatem, ut inter præcipuos carminum fructus numerem ut secedat animus in loco puro atque innocentia fruaturque sedibus sacris.* » N'y a-t-il pas là un rapprochement singulier ? Si la lettre que nous avons citée est de Tacite, ne peut-on induire de la ressemblance d'expressions que nous avons signalée entre quelques mots de cette lettre et le chapitre ix du *Dialogue* qu'il en est l'auteur et l'Aper ; si, au contraire, comme le pensent la plupart des éditeurs, cette lettre est de Pline, ceux qui d'abord et en bien petit nombre, il est vrai, lui ont attribué le *Dialogue des orateurs*, étaient-ils bien loin de la vérité ? Quoi qu'il en soit, Tacite avant d'être un grand historien était déjà un grand orateur et peut-être un éminent critique.

Ce n'est qu'assez tard qu'il devint historien, et même, à

y bien regarder, il n'entra dans l'histoire que par l'éloquence encore, par la *Vie d'Agricola*, panégyrique simple et sincère, mais panégyrique cependant. L'an 79 de notre ère, Tacite, déjà célèbre sans doute, avait épousé la fille d'Agricola, que ses services militaires venaient d'élever au consulat et au rang des patriciens, et que la voix publique nommait au gouvernement de la Bretagne. Tacite et Domitia, sa femme, étaient depuis plus de quatre ans absents de Rome, quand ils apprirent la mort d'Agricola. Cette absence était-elle volontaire ou imposée ? Volontaire sans doute, puisque, dans la *Vie d'Agricola*, Tacite félicite son beau-père d'avoir échappé par la mort aux dangers de l'avenir, en laissant ses proches et ses amis dans l'intégrité de leur fortune. Tacite, très-probablement, exerçait alors dans quelque province éloignée les fonctions de propréteur. L'an 96 de J. C., Domitien fut tué dans son palais, et Tacite put donner un libre cours à sa piété filiale et à son patriotisme. Ce qu'il avait souffert sous la tyrannie et avec quelle douloureuse résignation il avait en silence porté le poids d'une grande âme, on en peut juger par ces soupirs ardents et profonds qui nous émeuvent dès les premières pages de l'*Agricola*, et peut-être aussi par l'espèce de remords qu'il confesse. Sénateur, s'il ne prit point part aux bassesses du sénat, il dut au moins y assister<sup>1</sup>, et le sang innocent versé par le tyran pèse à son souvenir ; il n'a pas eu ce bonheur, qu'il enviera aux barbares, d'avoir pu conserver leurs regards purs du contact de la servitude ; on le sent, même sous le règne réparateur de Nerva, ces funèbres images l'assiègent ; généreuse tristesse, du reste, et qui sera l'inspiration de son génie. La *Vie d'Agricola* n'est pas, comme l'a dit la Harpe, le chef-d'œuvre de Tacite ; mais c'est un ouvrage déjà parfait et qui contient en germe toutes les beau-

<sup>1</sup> Mox nostræ duxere Helvidium in carcerem manus ; nos Mauricia Rusticique visus, nos innocenti sanguine Senecio perfudit.

tés que Tacite doit plus tard répandre dans ses autres écrits.

Je voudrais retrouver le génie oratoire de Tacite ; je l'ai indiqué, mais je n'ai osé le chercher là où on le voit ordinairement, dans le *Dialogue des orateurs*, n'étant point assuré qu'il soit l'auteur de cet ouvrage. Qu'on me permette donc de la deviner, sinon de la saisir réellement, cette éloquence de Tacite, là où je crois l'entrevoir dans sa forme première et avant qu'elle se fût pliée, brisée aux tours plus mâles, mais plus brusques et plus vifs de la narration historique, je veux dire dans la *Vie d'Agricola*, et surtout dans la péroraison si touchante qui la couronne. N'a-t-on pas là ce nombre tout à la fois grave et sobre, cette abondance contenue de développements, cette couleur de style qui n'est que le reflet de l'âme et de l'imagination, cette forme enfin tout à la fois nouvelle et ancienne d'éloquence, également éloignée des innovations hardies d'Aper et de l'imitation classique de Pline le Jeune ? Nous pourrions encore retrouver l'orateur dans quelques-uns des principaux discours qu'il prête aux différents personnages historiques qu'il met en scène ; il nous serait également facile d'entrevoir la critique dans ces traits concis et expressifs par lesquels çà et là il caractérise l'éloquence des plus célèbres orateurs qui ont joué un rôle dans les événements qu'il retrace ; mais il me semble que dans cette *Vie d'Agricola* il est plus lui-même, plus voisin de l'orateur spontané qu'il ne le sera plus tard quand il aura laissé le barreau pour l'histoire : en effet, dans ses autres ouvrages, il donne trop souvent aux personnages qu'il fait parler une gravité un peu monotone et une teinte sentencieuse qu'il emprunte au stoïcisme.

La *Germanie* suivit de près la *Vie d'Agricola* : Tacite l'écrivit dans le cours de l'année 98. Quel but s'est-il proposé en la composant ? a-t-il, comme le pense J. J. Rous-

seau, en peignant les mœurs simples, les vertus natives des Germains, voulu se distraire du spectacle affligeant de la corruption romaine, et, en apparence occupé de la Germanie, est-il vrai qu'il ne perde jamais Rome de vue ? En un mot cet ouvrage est-il un document historique, ou une satire à l'adresse des Romains ? Sans doute, en peignant la Germanie, Tacite n'oublie pas Rome ; mais ce contraste s'offre à lui naturellement ; il ne le cherche pas. Une pensée plus haute, un dessein plus patriotique, guidait la plume de l'écrivain. Pendant tout le règne de Domitien, et en dépit ou plutôt à cause des faux triomphes de ce prince, les Germains avaient insulté la puissance romaine. Domitien mort, rien n'importait donc plus que de pourvoir à la sûreté des frontières et de rappeler les barbares au respect du nom romain. Aussi ce fut le premier soin de Trajan, qui, pour mieux contenir ces peuples, ne se hâta pas, même après la mort de Nerva, qu'il apprit à Cologne, de retourner en Italie. Cette absence du nouvel empereur, impatientement attendu à Rome, y faisait beaucoup parler les Romains. La pensée de Tacite n'en dut-elle pas être éveillée et son attention portée de ce côté-là ? Qu'on me permette une autre conjecture, qui, si elle était fondée, expliquerait comment cette idée de faire connaître les Germains a dû naturellement venir à Tacite. A la mort d'Agricola, Tacite, nous l'avons dit, était depuis plusieurs années absent de Rome et de l'Italie ; pour quel motif et pour quelle fonction ? on l'ignore : nous avons supposé qu'il était quelque part propréteur ; mais ce n'est là qu'une hypothèse. Toujours est-il que, propréteur, ou simple voyageur, il put visiter les peuplades germaniques. Si on a cru devoir conclure de l'exactitude des détails stratégiques qu'il donne, exactitude plus d'une fois en défaut cependant, qu'il avait passé par les camps, ne serait-il pas aussi naturel de conclure de la fidélité avec laquelle il décrit le sol, les mœurs, les lois des

diverses nations de la Germanie, qu'il l'a parcourue et soigneusement étudiée? Quelle vérité, en effet, et quelle vigueur de pinceau! les tableaux qu'il en a tracés sont vrais et vivants aujourd'hui encore. « Tacite, dit Rousseau, a mieux décrit les Germains de son temps qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui; et, comme dans les poèmes d'Homère on reconnaît sous la Grèce moderne la Grèce antique, ainsi dans la *Germanie* on retrouve l'Allemagne de nos jours. » Et nous aussi, nous nous y reconnaissons; là en effet sont la plupart de nos origines : la féodalité et la chevalerie, l'honneur déjà et le culte de la femme; nous y apercevons cette Velléda « qui, on l'a très-bien dit, n'était qu'un nom chez Tacite et est devenue une figure vivante sous l'évocation et au coup de baguette de Chateaubriand. » Ajoutons pour dernier trait ce mot de Montesquieu : « C'est l'ouvrage d'un homme qui abrège tout parce qu'il voit tout. »

Dans le préambule de la *Vie d'Agricola*, Tacite annonce un ouvrage « qui doit être comme une image de la servitude passée, et comme une preuve de la félicité présente. » L'ouvrage ainsi annoncé, ce sont les *Histoires*. Les *Histoires* comprenaient vingt-huit années; nous n'en avons aujourd'hui que les premiers livres et le commencement du cinquième; elles devaient en contenir un grand nombre, puisque les quatre livres échappés au naufrage ne renferment pas deux ans entiers, et que plusieurs des vingt-six autres années qu'embrassait le plan de l'auteur n'étaient ni moins riches ni moins abondantes en faits que les deux ans qu'il a retracés. Aux *Histoires* succédèrent les *Annales*. Quelle différence y a-t-il entre les *Annales* et les *Histoires*? Question très-simple, bien qu'elle ait donné lieu à des réponses diverses. En réalité, les *Histoires* diffèrent des *Annales* en ceci seulement que dans les premières l'écrivain suit les faits avec une exactitude plus scrupuleuse et les déve-

loppe avec plus d'étendue que dans les secondes. Le temps a moins maltraité les *Annales* de Tacite qu'il n'a fait ses *Histoires*; cependant il nous a enlevé des parties à jamais regrettables : trois ans de Tibère, les quatre années de Caligula, les six premières de Claude, et les deux dernières de Néron. Le temps aurait dû, ce semble, mieux épargner les œuvres du grand historien; car un de ses descendants, l'empereur M. Claudius Tacitus, avait ordonné de placer dans toutes les bibliothèques un *Tacite* complet, et d'en faire chaque année dix copies authentiques et aux dépens du trésor. Cette prévoyance, qui n'honorait pas moins le prince que l'historien, a été trompée. Tacite se proposait, les *Annales* achevées, de remonter plus haut et d'écrire le règne d'Auguste; et enfin, on le sait, il réservait pour sa vieillesse les règnes de Nerva et de Trajan. Le temps sans doute ou les forces lui ont manqué pour exécuter ce double dessein. On ne sait pas du reste la date précise de sa mort.

De bonne heure et dans tous les temps, la gloire de Tacite a été éclatante; mais de tout temps aussi elle a été pour ainsi dire agitée. D'accord pour admirer le génie de l'écrivain, la critique ne l'a pas toujours été sur l'impartialité de l'historien; il ne s'en faut pas étonner. A proprement parler, Tacite a rarement été apprécié au seul point de vue de l'art. En lui, on a cherché autre chose que l'écrivain, que l'historien. Le seizième siècle le commente avec la vive ardeur de la Renaissance, il est vrai, mais aussi avec la pensée d'y trouver des maximes politiques. Plus sage, le dix-septième siècle l'étudie avec le sentiment du beau et de la vérité et ne voit en lui que le plus grand peintre de l'antiquité. Mais le dix-huitième siècle le traduit dans la même préoccupation que le seizième siècle; enfin, de nos jours, un intérêt autre que l'intérêt littéraire a prononcé sur Tacite des jugements contraires. Si Chateaubriand l'admire, sur le trône comme dans l'exil, au milieu des fêtes de la victoire comme

des soins du pouvoir, Napoléon s'en inquiète. Il arme contre Tacite la plume complaisante d'un journaliste, et lui-même le discute dans une entrevue qu'il eut, en 1808, à Erfurt, avec Wieland. Après diverses questions adressés à Wieland et réponses de celui-ci, Napoléon dit : « Il n'est pas juste de peindre tout en noir comme a fait Tacite. C'est là un peintre habile, je vous l'accorde, un coloriste vigoureux et séduisant, mais qui ne songe qu'à l'effet qu'il va produire ; l'histoire ne veut point d'illusions. Tacite n'a point assez approfondi les causes ; il n'a point suffisamment développé les secrets motifs des événements ; il n'a point assez scruté le mystère des actions et de l'esprit des temps, étudié leur mutuel enchaînement, pour livrer à la postérité un jugement impartial et sain. Les empereurs romains n'étaient point, tant s'en faut, ces horribles monstres que Tacite nous a décrits. » Cette diversité passionnée de jugements sur Tacite n'a rien qui doive surprendre, car dans Tacite l'homme domine l'historien. Voyons, sans parti pris, ce qu'il y a de fondé dans ces critiques. Tacite, s'il a été partial, a dû l'être à l'égard des choses ou des hommes, c'est-à-dire à l'égard de l'empire substitué à la république, et à l'endroit des empereurs. L'empire d'abord ; or, je ne sache pas de pages historiques d'une plus grande beauté d'exposition et d'une plus parfaite équité tout ensemble que ces pages dans lesquelles, au début des *Annales*, Tacite fait entendre et les accusations et les apologies qui condamnent ou justifient l'établissement de l'empire ; s'il ne l'accepte pas personnellement, comme historien il en reconnaît, sinon la légitimité, du moins la nécessité<sup>1</sup> ; et ailleurs il fait encore cet aveu que c'était l'inévitable résultat des guerres civiles<sup>2</sup>. On le voit,

<sup>1</sup> *Omnem potentiam ad unum conferri pacis interfuit.* (*Hist.*, lib. I, c. 1.)

<sup>2</sup> *Cuncta discordiis civilibus fessa in imperium recepit.* (*Ann.*, lib. I, c. 1.)

à l'égard de l'empire, Tacite n'a que de l'impartialité. Que cette impartialité lui ait coûté, je le crois ; ses affections sont ailleurs ; mais il en sait faire le sacrifice : avant tout, il est historien.

Juste envers l'empire, Tacite est-il prévenu contre les empereurs ? Nullement : de Tibère même, il ne cache pas le bien, et plusieurs chapitres du quatrième livre des *Annales* sont le tableau le plus favorable de l'administration de ce prince. Mais pouvait-il, devait-il taire la dissimulation, les cruautés, les turpitudes de la vieillesse de ce tyran ? Pouvait-il, sans les flétrir, retracer les folies furieuses de Caligula, les imbécillités sanglantes de Claude, les crimes de Néron, et ne se pas indigner de la bassesse du sénat, de l'insolence des affranchis, des infamies des délateurs, tous instruments en même temps que fruits de la tyrannie ? Dit-il sur les empereurs quelque chose que démente Suétone ? dit-il même tout ce que rapporte celui-ci ? N'allons donc pas, sans preuves nouvelles, nous inscrire en faux contre ces justices de l'histoire, qui ne sont après tout que les anathèmes de la conscience humaine prononcés par le génie. Je l'avoue cependant : si l'historien me paraît irréprochable, le moraliste n'est pas toujours sans amertume. Observateur profond du cœur humain, il lui arrive parfois de le sonder avec une curiosité plus maligne que juste. Il se plait à chercher à certaines actions un motif moins naturel que celui qui, de lui-même, se présente à l'esprit et peut être le vrai. Qu'Auguste, par exemple, ait choisi Tibère pour successeur dans le but de se faire regretter des Romains, il est difficile de le croire. Mais, pour une fois que son analyse trop fine a pu le tromper, que de fois elle lui a dévoilé avec une vigoureuse précision et une effrayante vérité les plus secrets et souvent, hélas ! si tristes mobiles de l'âme humaine ! Ne l'oublions pas, d'ailleurs : Tacite ne peint pas un état ordinaire de la

société, et, si je l'ose dire, l'humanité dans sa moyenne de vices et de vertus. Ce qu'il peint, c'est une société malade de toutes les corruptions du luxe et de la misère; ce sont des âmes dégradées par la pire des contagions, celle du despotisme. Mais, attentif à stigmatiser le vice et la bassesse, il ne l'est pas moins à louer le dévouement et la vertu. Il a proclamé lui-même ce devoir, disons mieux, cette moralité de l'histoire : « Son principal but, dit-il, est de préserver les vices de l'oubli et d'attacher aux paroles et aux actions vertueuses la crainte de l'infamie et de la postérité<sup>1</sup>. » C'est, au milieu de tant de douloureux récits, la consolation de son âme et le délassement de son esprit, que ce tribut payé à de nobles trépas, ou à de pieux sacrifices. Inexorable pour le crime, il n'est pas sans compassion pour la faiblesse. S'il flétrit Tibère, génie profond, mais pervers, il est indulgent pour l'esprit égaré de Claude. Ne vous y trompez pas en effet; son indignation même, c'est encore de la pitié. Nul cœur n'y fut plus ouvert. Ces vigoureuses natures vous abusent; vous ne voyez d'abord dans Bossuet que la grandeur et la force; mais pénétrez plus avant, vous trouverez la bonté. De même au premier coup d'œil vous ne distinguez pas, dans Tacite, l'homme sensible sous l'ardent historien. Poussez plus loin, et, à côté de l'indignation qu'excite en lui la bassesse ou le crime, vous surprendrez l'émotion que lui cause le dévouement ou la vertu. N'est-il pas, en effet, profondément humain, celui qui a vu, dans les funèbres soins donnés à ceux qui nous quittent, le lien de toute société humaine; *humani generis commercia*? Cependant cette pitié, on le sait, n'est, après tout, qu'une pitié païenne, c'est-à-dire une pitié étroite et égoïste. Lui si humain, si sympathique aux grandes infortunes, il se montre, il faut bien en convenir, indifférent au sort malheureux

<sup>1</sup> *Annal.*, liv. III, c. 17.

des esclaves. En effet, en dehors du monde romain, Tacite n'aperçoit rien; si une fois, averti par son patriotisme, il entrevoit dans les Germains les précurseurs de ces peuples qui doivent faire expier à Rome les pleurs et le sang de l'univers, ce pressentiment est accompagné d'un vœu où se retrouve toute la dureté romaine. Des deux mondes qui doivent détruire l'empire, les barbares et le christianisme, Tacite méconnaît complètement le second. Cette liberté qu'il regrette, il ne la voit pas renaître sous une autre forme, dans cette république chrétienne, dont les martyrs éclairent, torches vivantes, les fêtes de Néron.

Faut-il s'en étonner? Tacite, si grand par le génie, n'est après tout, comme homme, qu'un patricien: il en a les préjugés en même temps que les hautes convictions. On a plus d'une fois cherché quelle était la philosophie de Tacite; cette philosophie, elle n'est ni au-dessus ni en avant de son temps. Dans ces révolutions qu'il a si dramatiquement reproduites, il ne voit que le jeu du hasard et l'immuable monotonie de la fatalité. On l'a fait stoïcien; s'il l'est, il l'est surtout par le côté qui tient au fatalisme. C'était la croyance de son siècle: « Nombre d'hommes, dit Pline l'Ancien, attribuent les événements à leur étoile, à l'astre qui préside à leur naissance; Dieu aurait, une fois pour toutes, décrété l'avenir; un repos éternel a suivi ce grand acte; telle est, ajoute Pline, l'opinion qui prend consistance et dont le cours entraîne et le savant et la multitude ignorante. » Tacite ne s'exprime pas autrement: « Pour moi, plus je repasse dans mon esprit des faits anciens et modernes, plus un pouvoir inconnu me semble se jouer des mortels et de leur destinée. — Ces exemples et d'autres semblables, dit-il ailleurs, me font douter si les choses humaines sont régies par des lois éternelles et une immuable destinée, ou si elles roulent au gré du hasard<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Annal.*, liv. III, c. xviii; liv. VI, c. xxii.



Singulière contradiction ! Cet homme si profondément ami de la vertu, si plein de pitié pour les victimes et d'indignation contre les bourreaux, cet homme exile la Providence du monde, ou ne l'y aperçoit pas ! Triste infirmité de la raison, et en même temps merveilleuse et indestructible grandeur de la conscience, que rien, pas même l'absence de l'idée divine, ne peut pervertir ! C'est de là, c'est par la conscience que Tacite se relève ou plutôt c'est par là qu'il ne tombe jamais. On peut dire de l'âme de Tacite, et du châtement que, malgré ces dieux indifférents à la venger, il inflige aux tyrans de Rome, aux oppresseurs de l'humanité, ce que Rousseau dit en parlant de ces mêmes dieux dont l'exemple semblait légitimer tous les désordres : « En vain le vice armé d'une autorité divine descendait sur la terre, l'instinct moral plus fort le repoussait. » Ainsi la conscience de Tacite faisait expier à la bassesse du vice ou à l'audace du crime des attentats que la Providence semblait absoudre : dans les dégradations de l'empire et les défaillances de l'humanité, il représente seul la conscience du genre humain.

Nous avons envisagé Tacite comme historien ; il le faut maintenant considérer comme écrivain. Il est pour les littératures une époque heureuse où le goût s'allie à l'éclat de l'expression et à la justesse des pensées ; où d'elles-mêmes les beautés naturelles se marient à l'art et s'y fondent si bien, qu'il ne s'en distingue pas ; où le style, en un mot, est simple et grand tout ensemble. Mais ce moment est unique ; comme l'homme, les littératures n'ont qu'un âge de fraîche et naïve beauté. Quand, une fois frappées et mises pour ainsi dire en circulation par de grands écrivains, les idées, cette monnaie courante de la civilisation et de l'esprit, se sont usées par le frottement, il les faut marquer à une nouvelle empreinte. C'est l'œuvre d'un second siècle littéraire : les Tacite viennent après les Tite-Live. Ces seconds siècles, moins purs et d'une beauté

moins naturelle, peuvent être encore de grands siècles littéraires ; si l'expression alors est moins simple, la pensée aura plus de profondeur ; moins franc et moins aisé, le tour sera plus pittoresque, et les couleurs de la diction, moins habilement nuancées peut-être, auront plus d'éclat et de relief. Tel est, comparé au style de Tite-Live, le style de Tacite ; style non inférieur, mais autre. Tacite cependant, j'en conviens, a ses défauts particuliers : archaïsmes trop fréquents, ellipses voisines quelquefois de l'obscurité, hellénismes affectés, souvenirs enfin de l'école de Sénèque ; mais ces défauts sont de son siècle, les beautés, de son génie. Si quelquefois, tenté par le faux goût, il n'y sait pas résister, il retrouve bientôt le vrai à force de génie : ses taches lui viennent d'ailleurs ; ses hardiesses et sa grandeur, il ne les doit qu'à lui-même. Empruntons pour achever cette esquisse la plume d'un maître : « Le style de Tacite, dit M. Joubert, quoique moins beau, moins riche en couleurs agréables et en tournures variées, est pourtant plus parfait que celui de Cicéron même, car tous les mots en sont soignés, et ont leur poids, leur mesure, leur nombre exact ; or la perfection réside dans un ensemble et dans des éléments parfaits. » Du reste, cette perfection, Tacite ne l'atteignit pas tout d'abord, et l'on peut, pour ainsi dire, suivre à la trace ce travail même et cette gradation de perfection dans son style. Dans la *Vie d'Agricola* et dans les *Mœurs des Germains*, historien déjà, il retient encore beaucoup de l'orateur ; sa période est cadencée, son expression pleine et abondante. Plus concis et plus grave dans les *Histoires*, il développe cependant sa pensée avec plus de richesse et de complaisance que dans les *Annales*. C'est là surtout qu'il est concis, nerveux ; il donne moins à la phrase qu'à la pensée : c'est un art consommé. Mais alors même qu'il vise moins à l'éloquence, il ne cesse pas d'être éloquent, ou plutôt il l'est davantage. Voltaire a dit